

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Eric Gildart

Le 27 février 2007

Discours de bienvenue de Monsieur Christian Desplat, de l'Académie de Béarn

Cher Monsieur,

Vous entrez en ce lieu austère où retentit encore l'écho des arrêts à rapport, à sentence, des arrêts criminels, rendus par nos anciens magistrats ; je vous rassure aussitôt : vous n'êtes pas ici devant un tribunal, mais entouré d'amis, heureux de vous compter bientôt parmi les leurs. Vous apportez avec vous le souffle puissant de la mer océane, ses senteurs violentes et délicates, la rumeur de ses colères, la paix d'un horizon sans fin, celui de cet empire, *donde no se ponía el sol...* Vous nous

offrez, en guise de joyeuse entrée, la saveur des fruits de l'océan, nous vous présentons celle de ceux de nos montagnes ; vous serez parmi nous l'ambassadeur du «vin de sable », ce nectar du pays des dunes, injustement oublié, nous partagerons avec vous avec l'ambrosie qui baptise les rois.

Vous êtes, Monsieur, deux fois Gascon : par votre naissance à Seignosse, votre terre natale, et par vos attachements durables en terre béarnaise, à Orthez. Chimiste à la SNPA, puis Elf-Aquitaine, entre 1 960 et votre retraite, vous avez été impliqué dans les activités de la plus puissante entreprise de notre région, mais aussi dans des recherches avec notre Université. Votre activité professionnelle s'est accompagnée d'un engagement précoce au service des lettres provinciales, voué à l'histoire, aux belles-lettres et aux arts du Béarn et de la Côte d'Argent. Maire- adjoint à la Culture de la ville d'Orthez, vous avez enfin été le promoteur de nombreuses activités culturelles et touristiques.

L'Académie de Béarn, qui reconnaît avant toute chose les services rendus au renom du Béarn, a retenu la part que vous avez prise dans la vie associative et culturelle : Président de l'Office du Tourisme d'Orthez pendant douze années, vous avez porté sur les fonds baptismaux la première radio locale de notre département, Radio-Orthez. Gascon, donc diplomate, vous avez réussi la fédération de cinq offices municipaux de tourisme qui créent des circuits communs ; cet exemple de synergie mériterait d'être imité. Le succès du *Béarn parles Gaves*, devrait suffire à convaincre les réticents. Fidèle aux plages de sable de votre enfance, vous animez l'Association littéraire des Amis du lac d'Hossegor qui' compte déjà à son actif cinq colloques, accompagnés de la publication d'actes de qualité. Votre activité au sein de la vie associative, au service d'un tourisme de qualité, diversifié, prouve que nous pouvons vendre autre chose que l'héliotropisme marin en été et la neige en hiver.

La promotion touristique de la Gascogne occidentale vous a conduit à entretenir une activité éditoriale soutenue. Correspondant de plusieurs quotidiens, *Sud-Ouest*, *La République des Pyrénées*, vous multipliez les articles et les comptes rendus d'ouvrages. Vous êtes ensuite passé de l'autre côté en assurant la rédaction d'un journal, *Hossegor par lac et lande* et d'une revue, *le Bulletin de l'association littéraire des amis du lac d'Hossegor*. Vous voilà ainsi devenu un précieux trait d'union entre les Gascons de la côte et ceux des « pays » de l'intérieur, cultivant un amour de la terre natale qui tranche heureusement avec l'esprit de clocher et le communautarisme envahissants. Parmi vos principales réalisations éditoriales, saluons avec force la réédition de textes rares, depuis longtemps épuisés : *La côte d'argent*, de Maurice Martin, préfacée par H. Rosny ; un beau recueil de textes choisis, en collaboration avec J.-Cl. Drouin, professeur à Bordeaux III, *Les écrivains d'Hossegor*.

Vos propres publications ne prétendent pas à l'érudition, mais vous avez le talent rare de découvrir des textes et des auteurs abandonnés dans un injuste et trop long purgatoire. Une divulgation de qualité serait, à elle seule, un titre suffisant pour entrer dans notre compagnie ; vous y ajoutez des instruments de travail d'un grand intérêt et qui compteront le jour où sera entrepris un grand dictionnaire de nos auteurs provinciaux : *Ecrivains du Béarn d'aujourd'hui*, *Petit Guide des écrivains landais du XVIII^e siècle à nos jours*. Vos biographies complètent heureusement ces travaux, dont on sait quel travail de recherches patientes elles représentent : *Maurice Martin : l'homme de la côte d'argent est*, à ce jour là, la seule étude sur cet ami de Rosny et de l'Annunzio. Vos publications sur Jammes, Paul Margueritte, laissent entrevoir la réconciliation de la littérature parisienne avec celle de la province au sein d'une véritable académie estivale. Qui ne serait sensible, enfin, à

l'honneur des esquisses brossées par votre plume légère sur un microsème orthézien, qui n'est peut-être pas celui des Guermantes, mais qui ne manque pas de piquant : *Touches-y si tu l'oses !*

Vous avez œuvré au service de la littérature provinciale : par vos propres œuvres, en rendant justice et une seconde vie à celles d'autres injustement oubliés. Dans ce combat, tout ou presque était contre vous : la province, qui méprise volontiers ses enfants, la Ville et la Cour qui les tiennent au mieux pour des émules de Rastignac. « Cela fera du bruit dans Landerneau... Il y en a au moins pour huit jours de conversation » ; cette réplique, devenue célèbre, fut lancée sur le Théâtre français en 1976, lors de la représentation de la pièce, *Les Héritiers*, d'Alexandre Pineu-Duval. Le rire parisien se nourrissait de l'inanité des propos d'une ville aussi lointaine que ridicule. La province n'était pas une réalité géographique, elle représentait une différence, une inégalité de nature, mieux encore, une privation. Elle était le « Désert » et les fleurs rares de la littérature ne fleurissent pas dans les sables...

Hors de la Ville commençait un univers exotique et le Midi en fut très tôt la forme la plus exacerbée : le Gascon et son langage rocailleux, un « baragouin », devint très tôt le stéréotype du provincial qui suscite l'hilarité et le mépris. Entre 1650 et 1670, le théâtre surtout, le roman, ne se lassent pas de broser le portrait de ce personnage ridicule, à la fois des sources du pouvoir et plus encore de celles du savoir, des civilités, du bien dire et du bien écrire. L'aristocratie curialisée ne trouve pas de traits assez acérés pour se moquer du baron de la Crasse, de M. de la Prudoterie, de Sotenville, et, le plus achevé de tous, M. de Pourceaugnac. On l'oublie parfois, mais les *Précieuses ridicules* sont des provinciales, et Dorine, dans le *Tartuffe*, brosse le tableau peu glorieux de la vie conjugale limousine. Pour l'instant seule la

gentilhomme provinciale servait de cible à la Ville ; en découvrant le « peuple », la littérature ne tarda pas à mettre en scène celui de la province, rustique, brutal, inculte.

La province semble retrouver quelque lustre après 1715 ; la floraison du mouvement académique, l'Académie de Pau, créée en 1718, semble enfin introduire les lettres, les sciences et les arts en province. Mais les mauvaises habitudes sont tenaces et les provinciaux eux-mêmes s'étaient laissés prendre à un jeu pervers : le Gascon, songeons au plus illustre d'entre eux, qui « gasconnait » fort bien, cédait à la tentation de faire coïncider leurs attitudes avec l'image qui leur était enjointe. Les Béarnais ne se privèrent jamais d'invoquer leur rusticité, leur bourse plate, pour obtenir de l'Etat quelque dégrèvement fiscal... Pendant quelques décennies, au dernier siècle de l'Ancien Régime, la province put espérer tirer bénéfice de la dépréciation politique, morale et littéraire de la Cour et de la Ville. Les marquis gardaient les moutons et le bonheur était dans le pré ! Lesage, avec *Le Diable boiteux*, Montesquieu et surtout Sébastien Mercier dénoncèrent avec une violence croissante les turpitudes de la nouvelle Babylone. La province en tira-t-elle un réel profit ? On peut en douter. Un excellent observateur de la relation Paris-Province, Alain Corbin, tire la leçon de ce processus : « S'il est vrai qu'entre 1715 et 1750 se manifeste en ce milieu (les académies) une réelle volonté d'indépendance à l'égard de Paris, celle-ci s'affaisse durant la seconde moitié du siècle, lorsque monte la soif de pouvoir local. L'accentuation de la conscience régionale qui en résulte accuse les contours de l'image des provinces. Or, tout ce qui favorise la fierté pour le petit pays conforte la différence parisienne, ancre la spécificité de l'image de cette ville qui transcende le régionalisme ; du même coup, tout ce qui contribue à promouvoir les provinces tend à dévaloriser la province ».

En créant le Département, la Révolution creusa davantage encore l'écart ; la Fête de la fédération avait bien été vécue comme une nouvelle « Investiture nationale du berceau de la Révolution », un « Pèlerinage fédératif ». Mais, dès 1793, le discours d'Isnard, qui menace de brûler Paris, capitale de la sédition, des factieux et des « partageurs », restaure un antagonisme durable. Le XIX^e siècle, en dépit du romantisme, commence plutôt mal pour la province littéraire avec le vaudeville de Picard, *Les provinciaux à Paris*, mis en scène en 1802. On ne rit plus des hobereaux confits dans leurs châteaux délabrés, mais de la très bourgeoise famille Gaulard, venue de Ligny, découvrir la capitale, « des bonnes gens qui se laissent toujours duper ».

Viendront ensuite les « physiologies », genre très à la mode, avec la *Physiologie du provincial à Paris* d'Eugène Guinot, et l'arrêt sans appel rendu par Honoré de Balzac en 1837 : « Ce en quoi la vie de province se signe le plus est le geste, la démarche, les mouvements, qui perdent cette agilité que Paris communique incessamment » ! Comment imaginer qu'une espèce aussi exotique puisse avoir ses entrées dans la République des Lettres ? C'est de cette étrangeté que, paradoxalement, naquit un intérêt véritable pour la province et sa créativité littéraire. Dès le Premier Empire, les initiatives se multiplient : enquête des préfets ordonnée par Chaptal, travaux de l'Académie celtique, recherches de Nodier... La publication, à partir de 1842, des neuf tomes de la superbe série des *Français peints par eux-mêmes* est le premier résultat tangible de ces entreprises.

La conquête de la reconnaissance littéraire de la province demeure cependant ambiguë : elle se réalise surtout par la dépossession des élites provinciales au bénéfice de Paris. Au XIX^e siècle, la provincialité n'est toujours pas une question de géographie, mais de décalage culturel ; le *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse en apporte la preuve : « L'habitant de la

chaussée d'Antin ne fait guère plus de différence entre un rentier du Marais et un parfait notaire de Carpentras ; le Marais, c'est maintenant la province au cœur de Paris ».

Le XX^e siècle se montra-t-il plus clément ? En opposition au mouvement agrarien, au « retour à la terre », synonymes de passéisme et de réaction, Maupassant, Zola, Huysmans, reprogrammèrent le stéréotype disqualifiant, en attendant Bécassine et Eisa Triolet, « *fatiguée des provinciaux même quand ils sont des intellectuels* » !

Faut-il donc désespérer ? certes non et votre exemple le prouve. Au XVIII^e siècle, puis sous les auspices du romantisme, la tutelle du second Empire et l'œuvre scolaire de la III^e République, une conscience littéraire de la province a lentement émergée. En 1774, l'abbé Millot, publiait son *Histoire littéraire des troubadours* ; en 1803, Fabre d'Olivet, donnait son *Choix de poésies originales des troubadours, poésies occitaniques (sic)*. Une première génération d'auteurs provinciaux apporta ses lettres de noblesse à la création provinciale méridionale : Diouloufet, Borelly, le marquis de la Fare-Alais, Jasmin, Meste Verdié, Navarrot, Chaho... Gustave Lanson lançait alors son grand programme pour une histoire provinciale de la vie littéraire française, une figure émerge, bien faite pour réunir tous les suffrages, celle de George Sand, à la fois très républicaine et très berrichonne. L'auteur de *La mare au Diable*, conjugua le républicanisme en politique nationale et le régionalisme pour l'affectif et le culturel.

Mais il reste fort à faire, ce qui n'est pas fait pour effrayer les petits fils du grand Henri ; une seule certitude s'impose : le futur n'est jamais écrit à l'avance. Il n'y a pas de permanence définitive pour le centralisme, monarchique ou jacobin, pas plus que pour des sensibilités et des cultures régionales immuables, condamnés à la confrontation perpétuelle. L'avenir nous appartient, il vous appartient, Monsieur et désormais cher confrère.

Discours de remerciements de Monsieur Eric Gildart, nouvel académicien

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

À l'honneur que je mesure et au plaisir que je ressens, d'entrer à pas feutrés dans votre si importante compagnie, s'ajoute le poids de la raison qui vacille entre inquiétude et mérite, avec ce sentiment frustrant d'incompétence qui enrichit le doute. Ni fausse modestie, ni inconsciente audace, ni encore moins d'hâtifs jugements de circonstance... mais, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, une simple et humble retenue, une prise en compte réaliste de ces milliers de contributions savantes, dont ce lieu magique est le confident, une comparaison sans concession, entre savoirs et besoins, m'obligent à modérer et moduler mon enthousiasme et ma fierté.

En venant en Béarn, en quittant les pins de mon enfance que l'on tutoyait par des sentes de sable, pour occuper un emploi dans une grande société nationale, je fus tout de suite attiré par l'étrange mouvement du paysage : ses rides, ses plis, ses fentes, ses tons changeants et la tendresse de ses

vallons accentué par les intrigues de Paul-Jean Toulet dans la jeune fille verte : « *Les habitants se rappellent-ils l'étranger qui poursuivait des insectes à travers les rocs blancs du gave?* ». Je me suis mis, dès mon arrivée, à parcourir son territoire, luisant de cascades, brûlant de maïs roux, rougissant de vignobles et priant au détour des chemins. Comme une caresse de soir d'étés fourbus, le vent d'Espagne offrait ses prières aux dernières sonnailles, mêlées aux sons égrenés de l'angélus. Sans doute eut-il fallu s'agenouiller, et rester immobile sous le ciel, souriant et moqueur, de nuages effilochés, mais comment résister à ces forces qui vous invitent à aller plus loin, plus vite, comme pour mieux savourer ou mieux se protéger. D'autant que Jean Sarrailhé nous provoque: « *L'horizon fait pleurer, tant ses lignes sont graves. Tu pourras te pencher sur le galop des gaves* »... Comment ne pas sentir dans cette violente étreinte, ce désir de questionner, d'ausculter, et surtout de comprendre !

En venant ici m'initier aux arcanes de l'industrie, j'ai rencontré la Terre de Béarn et c'est d'elle dont je veux vous parler... je n'ai eu de cesse depuis bientôt 50 ans de dialoguer avec elle, entre image et écriture, entre parole et silence. De la questionner en cherchant ses traces, ses repères, ses sources, sa mémoire... Certes, sur les chemins barrés de croix, bordes de ravins glissants, pavés de cailloux lisses et mouchetés de flaques ocre, j'ai eu le bonheur de rencontrer des compagnons de route. Souvent pliés par le poids des ans, à l'image de ces pèlerins, fourbus et repus de marches à pied, mais toujours souriants et lucides, amoureux et passionnés.

C'est aussi d'eux dont je veux vous parler... « Terre de Béarn » s'écrit Charles de Bordeu, de son manoir d'Abos, alors que Francis Jammes son voisin accourt avec son chien, à travers les coteaux de Balansun, là où surgissent avec malice, les derniers lièvres, les faisans et les bécasses blottis aux abords de chapelles abandonnées... et que plus loin, le

poète palois Louis Ducla, qui a rejoint, par un itinéraire littéraire la terre Orthézienne, vante les gaves qui scintillent :

en semant des souvenirs dans les sillons des jours...

Ce premier cri est un reflet oblique, dans une vie d'ombre et de lumière, une impression sans nul doute, mais très vite je vais entendre bien d'autres voix, percevoir d'autres grandeurs et sentir d'autres pulsions. Notamment quand Maître Ritter me reçoit dans son appartement de Pau pour me parler du château de Morlanne qu'il faut sauver de la ruine... ou quand je résiste à l'emprise de Pierre Emmanuel l'éru- dit gantois de l'Académie française, lorsqu' il confesse : « *La plupart du temps je n'existe qu'à la manière d'un atome social, contigu à des milliers d'autres par l'effet de ce brassage mécanique dont la technique moderne a multiplié les moyens* ». Mais le grondement de l'histoire qui s'assoupit aux pieds des premiers monts, revient. Il ne cessera de nous conter, entre poésie et cruauté, entre talents et connaissances, la naissance d'un territoire.

Ce grondement là, fut, d'après Pierre de Marca, pénible à identifier, par manque d'archives, en ajoutant cependant pour mieux nous éclairer que Gaston de Moncade, qui d'après les historiens de Foix était le premier et le dernier seigneur de la Maison de Béarn, est en fait le vingtième, à compter du premier qui fut investi de cette seigneurie, par Louis le Débonaire en l'an 820... Ce grondement qui nous parle avec douceur, comme dans un murmure, de la riche plaine du gave de Pau, de l'Ouzoum, du Nééz, de la Baïse, du Laà, des régions de Lembeye et des quartiers de Morlàas, du pays de Soubestre et de celui de Sault de Navailles... puis son roulement, s'affermit, se fait plus sérieux, pour, après l'époque de la *Pierre Taillée*, nous amener dans des grottes et souligner la présence des Ibères. On entend soudain comme le rapprochement des galops des chevaux, le bruit des batailles, l'arrivée des Wisigoths, le *Bréviaire d'Alaric* et celle des chrétiens, avec les actes du concile d'Agde de 506. Mais la

terre résonne aussi d'échos d'historiens qui égrènent les noms des *Centulle, des Gabarret, des Moncade, des Foix-Béarn et des Rois de Navarre...* qui citent *Henry IV et Bernadotte* mais aussi *Patrick O'Quin, et Aristide de Mompezat*, qui nous ramènent inlassablement, avec Pierre Tucoo-Chalaa, aux chroniques de Froissart, au glorieux Gaston Fébus, et avec Christian Desplat à la coexistence confessionnelle, au 18^e siècle, entre Catholiques et Protestants et à ce titre d'ouvrage, qui est une envie ou une obsession permanente : « Raconte moi le Béarn ».

Le narrer, le conter, le décrire, nous dit Lagrèze, au milieu des Rois et des marquises, des châteaux de Pau, de Narcastet, de Rontignon, d'Aressy, celui de Gan où naquit Pierre de Marca, ou encore ceux d'Orthez, de Navailles, de Gélos, de Coarraze ou d'Arbus où rêvaient les princes de Chalais et les princes d'Aremberg héritiers de la marquise de Gassion, qui elle-même recevait, dans ses appartements, la plus brillante société de son temps. Au milieu aussi, des manoirs, des hôtels particuliers, des grandes maisons de campagne, entourées de bosquets, de vignes, de fruitiers, et qui par leurs hautes fenêtres à petits carreaux, nous offrent le spectacle grandiose de la chaîne enneigée des Pyrénées.

Dans tous ces lieux chargés de prestige, de faits d'armes, d'objets d'art, de valeur, de souvenirs, de symboles, de patines du temps... les réceptions nombreuses et souvent fastueuses, laissaient libre cours à l'éloquence.

Mais le Béarn de terre et d'hommes, car *il n'est pays que de territoire*, est aussi celui des chasses à courre, du golf, des chevaux, des ménétriers jouant pour des galanteries et des libertinages, de la Comédie et des pièces de théâtre, où s'affrontent les désirs de puissance et ceux de la révolte

Dès lors, logiquement, le Béarn n'échappe pas à ses contradictions, à ses freins, à ses crises de conscience, à ses peurs, à ses incertitudes, surtout quand Jacoby, un auteur des

années 1789 écrit : « Chercher à s'élever au-dessus des autres est un crime de lèse-humanité. Quiconque aspire, par le talent, l'intelligence, la fortune, la puissance, le génie, à se placer au-dessus de la moyenne des hommes est coupable envers l'humanité future... ».

Vision de déception, de frustration sans doute, alors que les pastorales jouées dans les villages par les paysans et les pasteurs perdent de leur intensité. L'enthousiasme des pièces burlesques s'éteint face à l'esprit béarnais qui reprend le dessus et revient aux divertissements traditionnels.

Le Béarn assoie son prestige autour, d'us et de coutumes, de croyances, mais également de superstitions et d'intrigues. Sans faire référence à l'histoire des cagots, cette race maudite que la Charte des Fors obligeait à se marier entre eux, on trouve dans la tradition orale, des rites promus par des dictons et des proverbes, ce qui fait dire à Victor Lesby dans son ouvrage *Dictons et Proverbes du Béarn* que : « *ici, comme dans toute chose de ce monde, le mal est à côté du bien* ».

Inévitablement et inlassablement, la Terre de Béarn, riche de son passé, qui a tant vu de combats singuliers et souvent fratricides, va servir de détonateur et de tremplin à de nombreux esprits. Imitation ou mimétisme, désir de différence ou prolongement d'exploits, constitution « d'empires » nouveaux, envie de dépasser les frontières béarnaises, porte-parole, duels, défis, destins nationaux... Une impressionnante succession d'actions va donner au Béarn, au milieu de « chocs » militaires et religieux et d'une histoire zigzagante, une image intellectuelle, de recherche, de créations littéraires et artistiques. La beauté des paysages, leurs formes accueillantes, leurs sensualités et les précisions des traits, des contrastes, va susciter chez les esprits éveillés, une envie d'engagements. Paradoxalement, alors qu'une image de repli et de méfiance lui colle à la peau, le Béarn scientifique, politique, culturel, va s'ouvrir à la France toute

entière, même tirailé ou partagé entre l'esprit des hommes et l'esprit du temps.

Le Béarn, un « *pays* », car il n'est *pays que de l'enfance*, un territoire certes, mais aussi un état dans l'état, un état dans la Gascogne, qui a l'audace de s'approprier un autre titre sans équivoque, induisant l'idée de patrimoine : « Le Béarn terre des hommes » est né, et inutile de chercher au cœur des divisions ou des esprits de revanche, la querelle qui pourrait affaiblir le Béarn. La diplomatie permanente, les relations publiques hautement significatives, le sens de l'humour, de la dérision et de l'honneur, la défense de l'identité, et une certaine idée de la morale, donnent aux acteurs le sens prioritaire et aiguë du devoir. La terre tant convoitée épuise, mais unit, surtout lorsque passe le corbillard des défaites, car, *nous dit Jules Supervielle* « sur la muraille il suit le pas de la lumière »

De Jeanne d'Albret et d'Henry IV, à Pierre de Chevigné, Louis et Pierre Sallenave, Cassagne, Delom-Sorbé, Jean-Marie Lonné-Peyré, Guy Petit, Henry Grenet ou encore Guy Ebrard, qui portera à travers le monde grâce au thermalisme, le nom du Béarn, on assistera à une cascade de promesses, de propositions, d'idées et d'actions, qui offrent au Béarn une dimension internationale des plus enviabiles. La poule au pot d'Henry IV, n'est qu'une caricature populaire significative d'un esprit universel, qui ne peut nous faire oublier les rôles si pertinents assumés par deux illustres hommes d'État Louis Barthou et Léon Bérard. Si à tous les deux ils embrassent l'échiquier politique du Béarn, de gauche à droite, s'ils s'affrontent pour faire vivre et défendre les idées et la démocratie, tous les deux vont se retrouver élus à l'Académie française. Louis Barthou, en 1919, le ministre d'Oloron-Sainte-Marie, orateur prestigieux, écrivain de talent, qui consacre des ouvrages à Pierre Loti et à Lyautey, et dont son dernier ouvrage s'intitule « *Promenades autour de ma vie* »,

puis Léon Bérard en 1934, redoutable député et sénateur de Sauveterre de Béarn.

Mais comment rester sourd ou insensible à ces chants de Xavier Navarrot, le poète troubadour d'Oloron Sainte Marie : « Dût-on bloquer Paris, dût-on prendre l'Alsace; Il leur faut, à tout prix, à chacun une place ! Béarn ! »

Et à ce cri de Yan dou Sabalot « *Adare qu'ény a prou* » !

En créant les premiers « Jeux poétiques du Béarn » à Saint Christau j'apercevais déjà ce duel symbolique de prés et cascades, entre la vallée d'Aspe et d'Ossau, et son écho jusqu'en Barétous qui allait se signer, dans un silence d'ours et de bergers, à l'église acérée de pierres, de Saint- Engrace.

Il n'y a plus que le Pont Vieux d'Orthez et son gave rosi de sang pour se souvenir des batailles entre catholiques et protestants et de celle sanglante du 27 février 1814, durant laquelle l'armée française est décimée, le maréchal Soult défait et le général Foy encore blessé. Nous entrons dans l'ère d'une nouvelle turbulence où se distingue par leur savoir et leurs découvertes les cinq frères Reclus et la famille Planté, Gaston le physicien, le musicien Francis et Adrien, le député, historien, homme de lettres, président de la société des Sciences Lettres et Arts de Pau et fondateur de *l'escole Gastou Fébus* : « *le passé vient sur nous à l'heure où tout s'endort...* »

Mais le Béarn vit au rythme de secousses sismiques, intellectuelles, créatives, faites de déchirements et de passions. Il vit à l'heure des recherches agricoles et industrielles, il est leader de la thiochimie qui s'engage dans la médecine et l'alimentaire, il fréquente les plus grands pays de la planète et part à la découverte des profondeurs océaniques. Les esprits scientifiques réalisent prouesses et conquêtes : les fibres capillaires d'Abidos (*comme un cheveu*) par où transitent des millions de communications et le puissant Japon du *soleil levant* qui s'investit, dans une vallée

d'Aspe assoupie à l'ombre des cascades où dansent les truites...

Le Béarn par la route, les airs, le rail jusqu'à l'océan, étale son étonnant triptyque : son ciel badigeonné de soleil et de neige, son sol de pâturage vert et de moissons dorées et son sous-sol d'eaux thermales médicales, de gaz et de pétrole. Mais les changements les plus inattendus, vivent toujours en écoutant sourdre des voix.

Terre de Béarn, s'écrie avec amour le Maire d'Oloron Sainte Marie, Guy Ebrard, « *terre d'harmonie, terre de génie* ». Celui qui reste, pour nous tous, comme l'un des plus brillants orateurs de notre temps, (il faut avoir vécu le baptême du Lycée d'Oloron du nom de Jules Supervielle, lors d'une des plus grandes manifestations littéraires du Béarn), pour mesurer la justesse d'une telle affirmation, il ajoutait, dans un article publié en 1967 dans le journal Béarn dont j'étais le directeur :

Il faut maintenir nos fils sur leurs terres !

Terre lourde, écrit précisément Jules Supervielle dans « *Gravitations* », que se disputent les cadavres et l'arc en ciel... Les hommes nus enchaînés dans leurs générations et les roses pénitentes à genoux dans leur parfum...

Cette terre, celle des instituteurs, des paysans et des métayers, des artistes et des savants, des églises et de l'Université. Elle donne puissance et sérénité, courage et audace. J'ai rencontré beaucoup de ses acteurs, dévorés d'un besoin de connaissances, de ses serviteurs anonymes et muets, témoins de sa fragile puissance, je me suis incliné des centaines de fois sur des écrits, des lieux, des sources et des tombes, pour pouvoir confesser publiquement aujourd'hui ma reconnaissance. J'ai entendu les suppliques des écrivains-paysans, comme cet ami *qui passe en sifflant, bouche en biseau, mains dans les poches, devant sa vigne qui pleure sa première sève...* Ou celui qui nous met en garde : « Ne maudis pas la terre, la terre rude et féconde

La terre infinie qui recommence par où tout finit... parce qu'elle est ronde... »

Du soc à la plume, ils ont la même conviction profonde, d'une vie faite de moissons, de bonheurs simples, de croyances, d'hirondelles et de coquelicots...

J'ai même en 1965 créé un journal (*superbe utopie*) pour que puissent s'exprimer le paysan rageur de son lopin de terre lacéré et l'inquiet ouvrier d'usine venu d'ailleurs...

Pèlerin de la Terre de Béarn, de ses villes, ses champs, ses villages, ses vallées... soumis au tremblement du frisson, je reste abasourdi par tant de subtiles intelligences, par ses nuances dissimulées, et à la fois par ce double désir de don et de réserve. Le livre de Christian Desplat « *L'Académie Royale de Pau au XVIII^e siècle* » nous indique qu'il y avait les académiciens honoraires ou associés, les académiciens ordinaires, qui ne pouvait être qu'hommes de bonne compagnie, les correspondants et les aspirants, et que *l'Académie est née du particularisme provincial, le souvenir et le souci de la gloire béarnaise*. On comprend mieux pourquoi c'est l'orthézien Pierre Lasserre, qui devient le premier président de la nouvelle Académie de Béarn, car il incarne bien cette soif d'absolu, d'identité et de connaissance. Cette quête inlassable de savoirs pour confronter, étayer, affirmer. Ce besoin de donner à penser, même en dehors de quelques vérités. Il sait quand il est élu le 24 avril 1924, que l'article premier des statuts indique qu'il faut récompenser toute œuvre touchant aux sciences, aux arts et à la littérature, qu'il est fait mention, qu'il faut venir en aide aux artistes béarnais et à leur famille, qu'il faut protéger les monuments historiques du Béarn, et encourager les œuvres artistiques locales... Aussi quand, quelques années plus tard, dans les *Nouvelles Littéraires* du 15 novembre 1930, Maurice Martin Du Gard, l'enfant de Lendresse, parle de la mort de l'écrivain et philosophe Pierre Lasserre, né à Castétis en 1867, de celui

qui s'intéressait à Kant ou Nietzsche..., il termine son article par ces quelques lignes d'une étonnante simplicité :

«... Il ressemblait aux paysans qui rentraient chez eux en poussant leurs bœufs sur la route ; et d'un pas tranquille nous allions comme eux, disposant du temps, de la vie, de toute cette paix, persuadés que tout cela nous appartenait pour toujours ! »

Comment ne pas s'imprégner de cette leçon que nous donne le Béarn, alors que le vent se lève dans nos mémoires, en s'interrogeant sur les destins hors du commun de ses enfants, ballottés entre innocence et réconciliation et qui chemine entre puissance et relativité? Comment, une nouvelle fois, quand on entend les chants de Siros, d'une beauté plaintive, répondre à la solitude des siffleurs d'Aas, sans parler d'osmose excessive, ne pas noter, cet ancrage à la terre : Celui des semailles et des socs fumants, des odeurs de foin et de sel, celui des labeurs des vigneron et des sueurs de récolte, celui des crépuscules et celui chanté par Al-Cartéro :

« Moissonneuses et moissonneurs, le hâle vous brunit, mais le soleil a beau brûler, et bien que vos effets ruissent de sueur, qu'accablés les grillons se taisent, vous autres, vaillants, vous chantez et, sans arrêt, parcourez les sillons, courbés et à la volée... » O Terre de Béarn, terre aux forêts ombreuses... enveloppé d'un manteau royal, le sol sourit à la lumière...

Et l'écho reprend inlassablement sa même réclamation pour ses poètes et ses enfants de l'oubli. Il nous susurre toujours les noms de Tristan Derême, ceux de Simin Palay et d'Ernest Gabard, de Charles Moureu et de l'abbé Brémond, de Champetier de Ribes, Cyprien Despourens, Jacques Dyssord, Émile Garet, Lespy, Paul Mirât, Henry Lieutaud, Paul Casassus, Georges Sabatier, Luce Laurand qui de sa maison d'Halsou nous adresse cette confiance : « *f éprouve la certitude d'une miséricorde car je me sais jaillie comme une*

herbe de cette campagne oubliée, silencieuse, hors du temps... »

Ou encore Georges Saint-Clair quand il écrit :

« Écoute les chemins qui tournent à l'été... »

ou

« Entends la paille d'or des vents du paradis » !

Si, comme nous le dit Jean Giraudoux, l'écrivain français, était un pathétique porte parole officiel, on peut dire qu'ici, en Béarn, il était le porte parole de sa conscience, de son *pays*. Comme sans doute, nos quatre prix Goncourt. En 1924 Thierry Sandre avec *Le Chèvrefeuille...* En 1935 Joseph Peyré, pour *Sang et lumières*, quand *l'homme de garde allait avec la lenteur des bergers...* En 1947, Jean-Louis Curtis pour *les forêts de la nuit où le jeune résistant meurt en déportation*, et en 1998 avec Paule Constant « *Confidence pour confidence* », dans un univers de femme ; d'Ogeu à Aydius en passant par Orthez et Gan, le Béarn est traversé par les chemins des récompenses.

Mais en concluant, permettez que je pose ces simples questions :

- Quelles sont ces forces invisibles qui donnent à l'esprit tant de pertinence, tant d'inspiration et de continuité, dans un décor familial déchiré par les fatalités ? Quelles sont ces influences aux sources imprévisibles qui donnent tant de force au charme qu'il en devient un objet, un écrit, un rêve, un traité ? La beauté aux reflets mouvants de femme et de foi, qui illumine tant d'exaltations n'est pas que le fruit du hasard.

Cher Monsieur, écrivait Francis Jammes à Charles de Bordeu, « votre dernier maître » m'a fait pleurer. Les éloges sont bêtes. Je m'abstiens. Je vous envoie un sonnet. Il y a peut-être des ellipses. Mais dites moi si j'ai bien senti. Ça suffira. Le cœur n'est pas un autographe breveté... »

J'aurais voulu écrire ces lignes, Monsieur le président, Mesdames et Messieurs, en songeant à ce parcours un peu

chaotique que je viens de vous présenter, pour faire appel à votre indulgence, au moment où la pensée s'égare et que le mot juste ne parvient pas jusqu'à vous. Mais c'est en vain, je crois, comme disait Claudel « *que il distance et le sort nous divisent.* »

J'ai tout à fait conscience de n'avoir qu'effleuré une partie du sujet que je voulais traiter « La Terre de Béarn et les hommes », je demande pardon aux oublis, aux insuffisances et aux excès, car j'entends au-delà de mon esprit, comme un tocsin, un reproche, un jugement sans appel, sonner l'angélus de l'aube jusqu'à l'angélus du soir...

Je vous remercie pour votre écoute et votre élégante patience.

